

Ying Chen, Aki Shimazaki, Caroline Vu

Jean-François Crépeau

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2017). Compte rendu de [Ying Chen, Aki Shimazaki, Caroline Vu]. *Lettres québécoises*, (165), 26–27.

☆☆☆ ½

YING CHEN

Blessures

Montréal, Boréal, 2016, 168 p., 19,95 \$.

Don Quichotte se meurt

Le nom de Norman Bethune en quatrième de couverture du dernier roman de Ying Chen a piqué ma curiosité.

L'écrivaine sino-canadienne allait-elle effectuer un retour au pays de ses ancêtres pour y rencontrer ce médecin, élevé au rang de héros alors que Mao y établissait son pouvoir ?

Je suis vite tombé sous le charme de la prose de l'écrivaine, séduit par ces longues phrases en volute qui retiennent leur souffle comme si une page ou deux racontait une longue, une très longue journée dans le combat du docteur en faveur des malades.

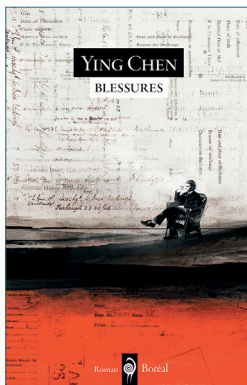
Me voici devant une scène où se joue une suite d'actions dont un narrateur raconte les péripéties, faisant parfois de brèves pauses pour changer de lieu, d'époque ou passer d'une vie hyperréaliste à l'existence éthérée de spectres venus de l'au-delà. Ce flottement reflète la nature profonde du médecin, alors que la présence de ses compagnons d'aventure et d'infortune sert de fil conducteur, du début à la fin du récit.

On revient à l'enfance du héros, quand ses parents, fervents croyants, tentaient de le guider dans le sentier étroit que leur condition sociale les obligeait à emprunter, mais qu'il refusait. Devenu médecin comme son grand-père adoré, Bethune part en guerre contre la pratique médicale au Canada, qu'il juge trop règlementée et qui limite ainsi l'accès aux services auxquels les malades ont droit. Cela lui étant devenu insupportable, il part rejoindre l'armée chinoise, durant la guerre sino-japonaise (1937-1945), pour soigner les blessés dont le nombre ne cesse d'augmenter.

Il y est accueilli en héros, et les autorités, même les plus opposées à l'Occident, lui laissent la liberté de pratique, non sans lui imposer deux compagnons. L'interprète, plus instruit, est plus apte à voir et à comprendre le travail du médecin et ses dérives personnelles. Le jeune guide ne connaît que ce que le quotidien lui a appris. Enfant soldat avant l'heure, il ne compte que sur lui-même, sa famille ayant été décimée. Les rapports et l'attachement du garçon et du docteur se font à travers les activités quotidiennes, chacun ignorant la langue de l'autre : observer l'interaction des deux vaut la lecture du roman.

Parmi les souvenirs évoqués par le docteur, il y a son ex-épouse dont on apprend l'importance dans son existence. Il a compris trop tard l'ultimatum qu'elle lui a lancé, n'en pouvant plus de vivre avec un Don Quichotte en constante quête d'un « impossible rêve ». Vers la fin de ses jours, Bethune comprend le désarroi sentimental dans lequel il a plongé celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer et le sauve-qui-peut qu'elle a choisi.

De péripétie en péripétie, nous partageons la vie d'un médecin en zone de guerre, ses contraintes et ses tracas qui en viennent à l'empêcher de pratiquer son art comme il le souhaite. La situation est semblable à celle qui l'a fait fuir son pays d'origine. Il se met alors à enseigner les rudiments de la médecine pour répondre aux besoins de première ligne. Il crée un hôpital mobile capable de se rendre dans les endroits où les soins sont les plus urgents, même dans les régions les plus difficiles à atteindre.



Blessures n'est pas l'histoire révisionniste d'un conflit historique, mais le récit de l'engagement d'un médecin envers les malades à qui ni loi ni régime politique ne peuvent imposer leurs règles. Sa dissidence n'a qu'un but : prolonger la vie humaine, même au détriment de sa propre vie. C'est la foi du médecin en l'être humain que Ying Chen nous communique grâce à son art d'écrire arrivé maintenant à un haut niveau de plénitude.

☆☆☆

AKI SHIMAZAKI

Suisen

Montréal / Arles, Leméac / Actes Sud, 2016, 168 p., 19,95 \$.

La déchéance de Paon

Depuis *Tsubaki*, le premier roman d'Aki Shimazaki paru en 1999, ses univers minimalistes me rappellent les toiles de Miyuki Tanobe respectant la technique de la peinture japonaise traditionnelle, le nihon-ga. L'écrivaine et la peintre créent leurs œuvres à partir de détails tirés de l'observation de la nature humaine, de ses grandeurs et de ses misères.

Dans *Suisen*, son plus récent roman, Shimazaki imagine l'univers machiste d'un shachō, Gōro Kida, le président de la société familiale qu'on a croisé dans *Azami* (2014) et *Hōzuki* (2015). La récurrence de personnages d'un récit à l'autre souligne la cohérence de la démarche littéraire de l'auteure, comme si elle fragmentait une vaste fresque en quelques plans serrés, indépendants les uns des autres.

Gōro Kida se croit puissant et joue de sa réputation en société. Fréquenter des politiciens ou des artistes populaires et être photographié en leur compagnie le ravissent. Dans sa vie personnelle, il a une épouse qu'il croit dominer et deux enfants qui, jeunes adultes, voient clair dans ses jeux de pouvoir. M. Kida a aussi deux maîtresses : Yuri K., une vedette de cinéma, et O., une femme dont le défunt mari était un de ses employés.

L'histoire des Kida, c'est aussi celle de l'entreprise familiale, fondée par son père. Celui-ci en a transmis la direction à son fils tout en léguant une partie de la société à sa seconde épouse et à Aï, leur fille. Cela contrarie Gōro, mais il ne s'en soucie guère, car sa belle-mère veille sur l'entreprise.

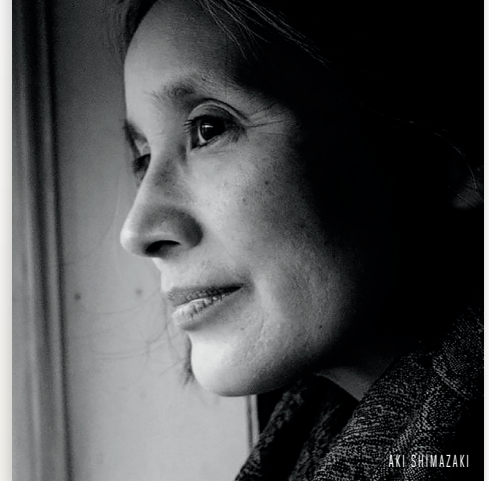
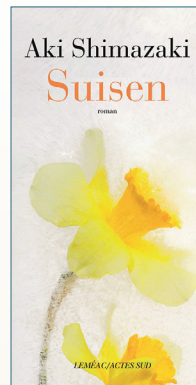
Sa trop grande confiance en lui-même et en son pouvoir de séduction est une véritable bombe à retardement dans l'univers de ce *suisen* (« narcissisme » en japonais). Tour à tour, celles et ceux qu'il croyait dominer vont s'ouvrir les yeux et le contester. L'archaïsme de son opinion au sujet des femmes est intolérable pour celles qui partagent sa vie, au point que ses maîtresses

le largueront en refusant ses abus de pouvoir mâle et en lui mettant sous le nez qu'elles l'ont mené en bateau, tant que cela leur convenait.

Son existence s'assombrit encore plus quand sa belle-mère réunit la famille. Gôro est convaincu qu'elle va annoncer sa retraite et qu'il va hériter des pleins pouvoirs. Or, ce que l'aînée a observé depuis le décès de son époux, c'est le peu de travail que Gôro a réellement accompli pour l'essor du patrimoine familial. Elle se retire effectivement, mais elle confie la direction à Aï et à son mari, qui se sont impliqués dans son développement. Quant à son beau-fils, elle propose de lui créer un poste de président d'honneur.

Le triste sire n'est pas au bout de ses peines. Sa fille Yôka résiste à ses diktats. Son fils Jun, suivant les conseils de sa mère et de sa grand-mère, et les encouragements de sa sœur, assume sa décision d'étudier la psychologie.

Gôro Kida est désarçonné et impuissant devant ces réalités qu'il a si longtemps ignorées, satisfait par l'image de soi que lui renvoyait son narcissisme. Son examen de conscience, il le fera dans une petite ville, au hasard de la route qu'il a empruntée pour fuir ses tourments. Là, il est un quidam et personne ne reconnaît le shachô-san de la société Kida. Il entre dans un cinéma où l'on présente le film dans lequel



son ex-maîtresse tient le premier rôle. C'est une histoire d'enfant inexorablement blessé par le décès prématuré de sa mère et que sa nouvelle maman tente de consoler. Le passé le rattrape et Gôro projette sa propre enfance dans la trame du film.

C'est là une fin qui rappelle celle des fables d'autrefois toujours d'actualité.

☆☆☆

CAROLINE VU

Un été à Provincetown

Traduit de l'anglais par Ivan Steenhout

Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2016, 188 p., 21,95 \$.

Le Vietnam autrement

L'Indochine, pays estropié. Vietnam du Nord et Vietnam du Sud. Enfants arrosés au napalm. *Boat people* en mer de Chine. C'est ce que raconte Caroline Vu à travers l'histoire d'une époque, en une fresque mettant en scène une famille nombreuse. Voyons comment elle nous y amène.



lui permettront de préserver son autonomie. Capable de tout, elle deviendra même médecin spécialisé en chirurgie plastique.

La guerre poursuit ses ravages. Les gens du Nord fuient au Sud et affrontent leurs concitoyens qui les considèrent comme les parias ayant appuyé la montée du communisme. L'arrivée des GI aggrave la situation, leur intervention ne rassure personne.

La narratrice nous fait découvrir sa famille élargie. Nous rencontrons ainsi Sexy Hai, médecin et séducteur à ses heures ; Hoc, son père, aussi appelé Petit gardien de buffle ; tante Thu, l'aînée de la famille, dont l'époux est prénommé le Pédophile ; tante Francès, la cadette, qui a fui vers la France ; Catherine, l'épouse française de l'oncle Chinh et mère de Daniel, cet enfant métissé qu'elle abandonna et qui eut une enfance erratique, personne dans la famille ne s'en occupant vraiment.

Chacun des 17 chapitres du roman est consacré à un membre d'une famille vietnamienne dont l'histoire remonte à celle de l'Indochine, une ancienne colonie française. Ahn, la grand-mère de la narratrice Maï, règne sur ce clan sans que les membres y puissent quoi que ce soit, sinon contourner ses décrets.

Chacun a un rôle à jouer. L'ordre hiérarchique, des plus âgés aux plus jeunes, prédomine, ce que l'ère postcoloniale conteste. La famille est aisée, plusieurs de ses membres ont étudié en France, dont le grand-père qui est médecin. Or, cette situation est menacée par ceux qui veulent chasser le colonisateur.

Cette instabilité sociopolitique ébranle les Vu. Plus la narratrice remonte dans le temps, plus elle découvre les malheurs des siens. Par exemple, les mariages arrangés sans l'avis des jeunes filles, dont celui de sa propre mère à qui l'on imposa un époux alors qu'elle n'avait que 15 ans.

Cette dernière refuse d'abord d'unir son corps à celui de Nam, ce conjoint obligé aussi gentil que laid, mais de qui elle aura plus tard un fils. Elle tiendra un bar et un resto, et se livrera à divers commerces qui



Le roman s'inspire-t-il de la vie de la famille de Caroline Vu ? Une chose est certaine, elle nous amène au sein d'une famille vietnamienne différente de celles auxquelles la littérature nous a habitués. Le code qui régit ces gens est asiatique dans son essence et français dans sa culture sociale, entre bouddhisme et catholicisme. Cette aura mystérieuse ou exotique enrichit la trame du récit et permet à l'auteure de jeter un regard ironique et affectueux sur des traditions ancestrales et de nous les faire partager.